

Régis
Debray
L'obscénité
démocratique

Café Voltaire
Flammarion

L'obscénité démocratique

Déjà parus dans la collection Café Voltaire :

- Jacques Julliard, *Le Malheur français* (2005).
Régis Debray, *Sur le pont d'Avignon* (2005).
Andrei Makine, *Cette France qu'on oublie d'aimer* (2006).
Michel Crépu, *Solitude de la grenouille* (2006).
Élie Barnavi, *Les religions meurtrières* (2006).
Tzvetan Todorov, *La littérature en péril* (2007).
Michel Schneider, *La Confusion des sexes* (2007).
Pascal Mérigeau, *Cinéma : Autopsie d'un meurtre* (2007).

Régis DEBRAY

L'obscénité
démocratique

Café Voltaire

Flammarion

Extrait de la publication

© Flammarion, 2007.
ISBN : 978-2-0812-1002-8

Un bel et frais allant entraîne le tout-État, Grecs et Troyens confondus : « Rapprochons-nous des vraies gens, collons au terrain, comblons le fossé. Sus au carton-pâte ! Cessons de nous déguiser ! Du footing et en photo de couverture ! Adieu la naphtaline, adieu masques, chichis et queues-de-pie, nos ministères seront vos maisons de verre. Vous y serez chez vous ; et nous sommes comme vous. Vos désirs sont les nôtres. » Ainsi nous parlent sans mot dire, par monts et par vaux, les athlètes col ouvert des séductions nouvelles¹.

Objections, Messieurs ! Tout comme vous, je préfère le tee-shirt au costume

1. Régis Debray, *L'État séducteur, les révolutions médiologiques du pouvoir* (Gallimard, 1993).

trois-pièces. Vous voir tomber la veste et troquer souliers vernis contre Nike n'inspirera que sympathie. La modernité est mouvement ou n'est pas. Reste à savoir si vous, si nous joggons dans le bon sens. Affaire de style, affaire futile ? Pas si sûr. Le temps pivote sur ses gonds, la *New Frontier* hexagonale mérite réflexion. Des spectres parcourent nos salons Louis XV, qui ont nom authenticité, proximité et transparence. Vous faites comme nous, vous sacrifiez à ces idoles, et chacun d'applaudir. Fort bien. Et si c'était, à votre insu comme au nôtre, des fétiches un peu creux ? Et si l'âne chargé de reliques que vous voulez, dûment requinqué, alerte et dynamique, devait son ankylose non à un excès de manies vieillottes mais à un défaut d'illusions motrices et projectives, à l'évanescence des mythes de convocation ? Et si nous étions tous trop rivés à nos habitudes, trop gavés de nous-mêmes, trop pauvres en admiration, pour pouvoir endurer la cure de vérité dont le moment paraît-il est venu ? À l'heure où *représentatif* fait coïncé et *participatif* épanouissant, où le haro sur la « société de spectacle » tient lieu de certificat de bonne vie et mœurs ; et où le professionnel des planches n'aime rien tant que décadrer, *déjouer*, décentrer, déconstruire les trucs de

l'illusion théâtrale, suggérer qu'il y a urgence à faire non pas son cinéma mais bien du théâtre élitaires pour tous expose sans doute à de vilains soupçons. Un éloge du paraître comme service public, du citoyen comme spectateur engagé, et de l'État comme spectacle ritualisé passera au mieux pour un baroud d'honneur, au pire pour une apologie du Roi-Soleil. Et tant pis pour les malentendus et injures au programme.

Je sais bien que cette simplification des manières, cette façon d'enjamber la rampe pour descendre en petite tenue dans la salle, c'est nous qui les réclamons et en faisons même le sésame de toute popularité. La culture jeune, cela paye son homme et sa femme en bons et loyaux indices, sans coup férir. Mais à plus long terme, il y aura une note à payer pour les nouveaux totems. Il n'est pas sûr en effet que l'action publique gagne en efficacité quand elle troque les prestiges du théâtral contre ceux du show-biz. Ce n'est pas le même merveilleux. *Télé 7 jours* n'est pas nécessairement de mise parce que Shakespeare n'est plus de saison. Les médiateurs élus de la République qui ont à charge de faire le lien entre son histoire et notre actualité évoquent moins, si l'on en croit les antécédents, une troupe de revue ou une chic bande de copains qu'une Compagnie,

solidaire d'un magasin de costumes, d'une légende, d'un répertoire, d'un décor, d'un Conservatoire, de machineries, d'une aura – solennités certes un peu ringardes mais de bon rendement, à la fin. Ces accessoires ont toujours servi, entre autres plaisirs utiles, à distinguer un État d'une entreprise, un peuple d'une cible commerciale et la représentation nationale d'un plateau de groupies. Et si notre scène politique, *horresco referens*, avait plus besoin d'une poussière dorée d'Opéra que d'un énième dépoussiérage ? C'est son crédit qui est en jeu. Et quelle autorité ne fonctionne pas à crédit ?

I

DU SPECTACLE, S'IL VOUS PLAÎT !

Puisque ce mot-valise de spectacle s'applique indifféremment au prétoire et au *peep-show*, en passant par le match de rugby, le ring, la danse, le défilé de mode, le cirque, le Salon du livre, précisons : je parle ici de tout ce qui suppose outre un rassemblement volontaire (les figurants jouent de leur plein gré, et les spectateurs payent leur écot), outre un face-à-face entre assistance et acteurs, la convention préalable d'un *comme si*. D'un décrochage. D'une effraction dans l'ordinaire des jours. Une performance, limitée dans le temps, effectuée par des hommes revêtus d'insignes exceptionnels dans un lieu pas comme les autres et s'adressant à un public plus haut

placé qu'eux-mêmes, c'est déjà un coup d'arrêt donné au flux du tout-venant et à la culture de flux. Une idéalisation des choses qui donne du jeu à l'ici-maintenant, et de l'air à notre étouffoir. Il y a du spectaculaire dans une célébration à Notre-Dame, mais la messe n'est pas proprement un spectacle dans la mesure où l'hostie aux yeux du croyant est le corps du Christ pour de vrai, et où il n'est pas d'usage que les fidèles applaudissent ou sifflent l'officiant après son « Allez en paix, mes frères ». Les décollations au sabre d'Arabie Saoudite se font en public, mais échappent, malheureusement pour les condamnés, au champ de la présente esquisse, tout comme la corrida parce qu'il est rare que le taureau revienne saluer à la fin les aficionados. Et la Caméra invisible fabrique des comiques malgré eux, pris en otages d'un rire machiné à leur insu. J'entends donc par ce mot magnifique de spectacle tout ce qui vient se glisser entre le songe et la veille, toutes les échappées que vaut à un mortel son aptitude à s'échapper de sa cage grâce à la dynamique ascensionnelle du symbole. Les surcroûts de conscience comme le plaisir des sens que tire le mammifère humanoïde, depuis qu'il a levé le museau en se redressant sur ses deux pattes, du don qui n'appartient qu'à lui

de décoller de sa vie immédiate, au profit d'une image ou d'un signe qui remplacent avantageusement les choses mêmes. La carte n'est pas le territoire, le drapeau n'est pas le pays, le mot chien n'aboie pas, le rouge n'est pas du sang. Et un maquillage peut révéler le secret d'un caractère. Tout le paradoxe de l'*aération* symbolique est là : on ne trouve pas sa vérité en se regardant dans une glace. *Personne* était, au départ, un terme technique de théâtre. C'était le rôle attribué à un masque. La dignité de la personne lui vient de pouvoir figurer sur le théâtre du monde, devenant ainsi un *personnage*, comme s'appelle toute personne fictive mise en action dans un ouvrage dramatique. Une mimique de scène apporte du sens, un flash d'actu rapporte un fait. L'image en temps réel fait déborder la vie à l'état brut ; son modèle transposé par des artistes, réduit, repeint, rejoué, redit, amorce un début de maîtrise. La caméra numérique, l'enregistrement *live* nous offrent un lambeau de ce qui est arrivé, non une vue du global tel qu'il va. Faut-il renoncer au hiatus infime et capital qui depuis à peu près deux cent mille ans – date des plus anciennes sépultures et des premières orbites de crâne teintées de vermillon, couleur vie – distingue entre deux régimes d'intensité,

le réel et le symbolique ? Entre le Dimanche et le Lundi, entre le mocassin et la charentaise ? Il n'est pas, au-delà de nos centres dramatiques nationaux déjà bien à la peine, de question plus radicale, à la racine des plus immédiates et urgentes qui se posent à nos ministres. Il en va bien sûr de nos écoles, où en classe de français le document d'actualité remplace le monument de littérature ; de nos tribunaux à hermine et mortier face à la justice sans robe (des médiateurs civils) ; des « quartiers difficiles » où l'on ne comprend ni aime les uniformes ; des manifs où l'on défile sans drapeau ni chanson ; des musées d'art sans œuvre ni image, où poil, chiffon, cendre ou merde ne se représentent plus mais se montrent en brut, déchets et humeurs devenant leurs propres reliques. Mais aussi, ne riez pas trop vite, de la politique elle-même. Ce luxe assez coûteux est d'apparition récente dans l'histoire de l'humanité, laquelle pourrait fort bien s'en passer demain, comme elle l'a fait durant des millénaires, entre le néolithique et l'âge moderne. De toujours sont les luttes pour les places. D'hier seulement, le fait pour des individus de se regrouper par affinités électives, au sein de minorités agissantes et librement cooptées ; ou encore le fait de faire

tourner les conflits de pouvoir autour de quelques idées générales, quelques lubies sur le rôle de l'homme en ce bas monde, et non de fatalités tribales, régionales ou dynastiques demandant simplement leur reconduction en haut lieu. En France, cette bizarrerie remonte à la Révolution. Des progrès démocratiques ont par la suite ritualisé, formalisé, déminé les violences physiques inhérentes au combat pour la chefferie. La politique, de ce fait, n'est plus la guerre. Mais qu'elle puisse encore opposer deux échelles de valeurs, deux visions du monde, et pas seulement deux individus en chair et en os à juger sur leur belle mine, cette étrange survivance n'est pas sous garantie de l'Éternel. Il n'est pas dit que dans une société pénétrée jusqu'à la moelle par le souci économique, l'alternance des équipes n'en vienne à remplacer l'alternative des volontés.

II

EFFETS D'ÉPONGE

Il en va en définitive, à la cour comme à la ville, du sort fait à la représentation¹. Ce n'est pas une question de politique, mais de civilisation. La nôtre a décidé de marcher à la présence. Le brut, l'émotionnel, le naïf, le babil, le cru, le « on se lâche » se célèbrent en cuisine comme au salon. Au musée comme à l'école. Que la représentation fasse crise, les gens de théâtre le savent mieux que personne : ils sont aux premières loges. La Comédie-Française a dernièrement monté *Le Retour au désert* de Koltès, où figure un personnage, au reste

1. Daniel Bougnoux, *La Crise de la représentation* (La Découverte, 2007).

secondaire, nommé Aziz, algérien d'origine (et de fait, il y a dans le texte quelques phrases en arabe). L'acteur retenu par la Compagnie n'était pas arabe. Le frère de Koltès, l'ayant droit de son œuvre, a décidé de faire écouter les représentations, l'auteur ayant souhaité que le rôle fût joué par un Algérien. Ce vœu fut transformé à titre posthume en *sine qua non*. Comment en est-on arrivé à ce collage ? Pour le même gluant motif qui avait conduit la même honorable Maison à déprogrammer peu avant la pièce d'un auteur, Peter Handke, pour mauvaise conduite personnelle (d'après les critères médiatiques du moment). La *confusion de l'œuvre avec l'auteur* relève du même trou d'air symbolique, du même affaissement, de la même descente en torche sur le plancher des vaches, que la *confusion de l'acteur et du personnage*. Est-elle finie, l'époque où Sarah Bernhardt pouvait jouer Lorenzaccio et un théâtre « bourgeois » monter le *Nekrassov* de Sartre ? Trouvera-t-on bientôt choquant que Shylock soit joué par un non-juif, Ysé par une non-chrétienne, Othello par Orson Welles, grimé mais blanc de peau ? Molière n'a plus d'ayant droit : une chance pour les Chinois. Diderot en a pris pour son paradoxe, et Brecht

pour sa distanciation. Le projet d'enseigner le fait religieux à l'école laïque avait à cet égard levé un coin du voile. Quelques éminences catholiques s'insurgèrent alors à l'idée qu'on puisse parler de la Trinité ou des cathédrales sans être soi-même chrétien, à l'unisson de rabbins et d'imams inquiets à l'idée que des goyim et des infidèles puissent évoquer avec quelque compétence et empathie le sacrifice d'Isaac ou la descente du Coran incréé. La peau de chagrin des narcissismes communautaires fait partie de la même question : la métaphore a-t-elle encore une place dans un monde où chaque moine n'a droit qu'à un habit et un seul, la bure à perpète ? Où le sens figuré est déconseillé, où l'allégorie, la parabole, la prosopopée n'ont plus droit de cité, ni même de citation ? Est-on condamné, par l'écrasement des signes sur les choses, au bégaiement des origines, aux identités de souche, au repli ton sur ton du nous sur le nous ?

« Collez donc à la vie » : rien de plus macabre que cette injonction propre à la nouvelle langue de vent. Pour qui sonne ce glas ? Pour les enfants de la balle, sans doute ; pour les enfants du paradis, tout aussi bien. Ceci

commande cela. Le décri des détours mimétiques et illusionnistes est un classique de bien mauvais augure. Le théâtre romain sous l'Antiquité s'est éteint vers la fin du III^e siècle, quand il s'est fondu avec les jeux du cirque, quand l'acteur et le gladiateur n'ont plus fait qu'un, quand on a emmené les condamnés à mort jouer les scènes de meurtre et d'agonie (pensons à la Médée de Sénèque), pour offrir aux spectateurs une vraie mort en *live*, en lieu et place d'un simulacre. C'est à force de vrais morts et de vrai sang que la tragédie est morte, elle dont l'apparition avait escorté, à Athènes, l'avènement de la première Cité délibérative. Le théâtre naissant a vu la démocratie naissante, et le théâtre finissant, la démocratie finissante. En attendant ce dénouement politico-dramatique, nos mises en scène de plus en plus corsées témoignent d'une montée aux extrêmes du simili, d'une volonté de *forcer la dose* qui n'est pas sans évoquer un *bis repetita* de la Rome impériale : l'assèchement par débordement. Ou l'exténuation hystérique.

Eh quoi, me direz-vous ! Une société peut fort bien vivre sans politique et sans théâtre, sans se mettre ironiquement à distance d'elle-même. Ce fut à peu près le cas de l'Occident

N° d'édition : L.01ELJN000177.N001
Dépôt légal : septembre 2007